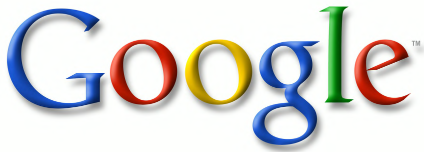



WIDENER
HN SXK1 -

MAURICE LE CORBEILLER

Les Fourches Caudines

DRAME EN UN ACTE



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1891

LES

FOURCHES CAUDINES

DRAME EN UN ACTE

Représenté pour la première fois à Paris, sur le *Théâtre-Libre*, le lundi 8 juin 1891.

DU MÊME AUTEUR

LA NUIT DE JUIN.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — M. PEPIN.

LES

FOURCHES CAUDINES

DRAME EN UN ACTE

PAR

MAURICE LE CORBEILLER



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1891


HARVARD COLLEGE
FEB 8 1922
LIBRARY

A

MON MAITRE

AUGUSTE VACQUERIE

PERSONNAGES

JACQUES DE NARESSE, 28 ans.	MM.	GRAND.
DARNAY, capitaine de cuirassiers, 36 ans.........................		ANTOINE.
DE BRIAC, lieutenant de hussards, 28 ans....................		CHRISTIAN-ESPIR
UNE ORDONNANCE.............		CARMILLE.
CÉCILE DARNAY, 22 ans........	Mmes	RÉGINE MARTIAL
Mme ROUSSEL, sa mère, 45 ans...		BARNY.

La scène se passe de nos jours dans une ville de garnison.

LES

FOURCHES CAUDINES

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ROUSSEL, faisant de la tapisserie. — CÉCILE, un livre à la main, rêvant.

MADAME ROUSSEL, après avoir regardé sa fille un instant.

Cécile !

CÉCILE, profondément triste.

Maman ?

MADAME ROUSSEL.

Qu'est-ce que tu as ?

CÉCILE.

Rien.

MADAME ROUSSEL.

Tu as l'air du Christ sur sa croix !

CÉCILE.

Je ne suis pas gaie.

MADAME ROUSSEL.

Qu'est-ce qu'il y a ? Ton mari fait encore des siennes ? Encore une chanteuse de café-concert ? Oui ; je te l'avais bien dit, il ne s'arrêtera jamais ! Quand il sera à la retraite comme colonel de cuirassiers ou comme général, il se fera patron de café ! Tu vois ! Tu paies cher tes répugnances. Oh ! quand tu m'as raconté il y a un an que tu avais assez de lui, qu'il avait des mœurs révoltantes, qu'il t'était odieux enfin, que tu le lui avais laissé voir et qu'il ne mettait plus le pied dans ta chambre, j'avais bien prévu tout cela ! Et je te l'ai annoncé ! Et à ma dernière visite, il y a trois mois, quand je t'ai appris les bruits qui couraient sur lui dans la ville et que je t'ai conjurée de revenir à lui, je savais bien pourquoi ! Quand un homme se met à retourner, entre trente-cinq et quarante ans, aux drôlesses qui ont formé sa jeunesse, il n'y a pas de remède et rien ne peut plus l'arrêter ! Mais tu n'as pas voulu me croire et c'était comme si je chantais ! Tu vois maintenant que j'avais prédit juste ! Et tu t'inquiètes. Il est bien tard ! Enfin raconte-moi cela ! Encore une chanteuse... et grosse comme cela !... Oh ! mon Dieu, que les hommes sont... Mais elle jouit de son reste, il part pour les manœuvres demain matin.

CÉCILE.

Il va l'emmener avec lui.

MADAME ROUSSEL.

Diable !

CÉCILE.

Et l'on m'a dit qu'il projetait de ne plus la quitter au retour.

MADAME ROUSSEL.

Eh bien ?

CÉCILE.

Eh bien! je trouve cela trop grave! Outre que je me suis humiliée plus que je n'eusse supposé devoir l'être, je sens bien que s'il fait ce qu'il veut faire, la vie commune n'est plus tenable pour moi.

MADAME ROUSSEL.

N'est-ce pas ce que je t'ai prédit il y a un an?

CÉCILE.

Si! Seulement la lutte est au dessus de mes forces. Oh! si je pouvais divorcer!

MADAME ROUSSEL.

Notre religion nous le défend, ma pauvre chérie.

CÉCILE.

Je le sais bien.

MADAME ROUSSEL.

Une séparation serait possible, mais c'est le dernier moyen à employer. Il y a mieux. Une femme doit garder son mari, ne fût-ce que par devoir; elle doit faire pour y parvenir tout son possible. Tant que tu n'auras pas fait tous tes efforts, tu seras dans ton tort socialement, moralement et religieusement parlant. Tu as beaucoup de reproches à te faire. Tu as fait le mal, tu dois tout essayer pour le réparer.

CÉCILE.

Oui.

MADAME ROUSSEL.

Et si tu le veux, tu le peux. Tu le sais bien.

CÉCILE.

On ne sait jamais.

MADAME ROUSSEL.

Si, tu n'en doutes pas, moi non plus. Alors?

CÉCILE.

Alors ?

MADAME ROUSSEL.

Il faut que quand ton mari sera rentré ici pour dîner, il n'en ressorte plus que pour monter à cheval demain matin.

CÉCILE.

Oui !

MADAME ROUSSEL.

Ah ! tu n'es plus si résistante qu'il y a un an. Tu as compris enfin.

CÉCILE.

Oui !

MADAME ROUSSEL.

A la bonne heure... Ça ne te sera pas bien difficile.

CÉCILE.

Oh ! si !

MADAME ROUSSEL.

Allons donc ! lui ? résister... à toi... après quelques avances de ta part.

CÉCILE.

C'est cela qui est affreux !

MADAME ROUSSEL.

Ennuyeux, un peu.

CÉCILE.

Horrible !

MADAME ROUSSEL.

Comment ?... Pourquoi...

CÉCILE.

Parce que je l'exècre !

MADAME ROUSSEL.

Tu l'exècres ?

CÉCILE.

Oui, parce que... Il ne m'a pas quittée quand je le voulais, c'est-à-dire un mois après notre mariage... il m'a forcée pendant deux ans... Il voulait un enfant. Je n'en ai pas eu. Ce n'est qu'alors qu'il m'a quittée.

MADAME ROUSSEL.

Ma pauvre enfant !

CÉCILE.

Et alors moi... aller maintenant vers lui !

MADAME ROUSSEL.

Il sera encore trop heureux.

CÉCILE.

Oh ! quelle honte !

MADAME ROUSSEL.

Honte ? Et en quoi donc ? C'est ennuyeux, pénible... honteux ? Pourquoi ? C'est ton devoir, c'est ton droit... Tu ne l'aimes pas... qu'importe ?... Tu es sa femme... Si tu en aimais un autre...

CÉCILE.

Oh !

MADAME ROUSSEL.

Je ne te parle pas d'avoir un amant, je te sais trop pure, trop délicate, trop chrétienne pour une pareille chose, mais tu pourrais aimer quelqu'un, avoir reporté, malgré toi, sur un autre quelques-uns des sentiments qu'il a brisés en toi... Cela, je le comprendrais, ce serait tromper, trahir, trahir toujours, ne fût-ce qu'un sentiment intime... ce serait odieux ! mais tu n'en aimes pas un autre, n'est-ce pas? Non.

CÉCILE.

Non ! Non !

MADAME ROUSSEL.

Alors?

CÉCILE, la tête dans ses mains.

Oh!

MADAME ROUSSEL.

Voyons! voyons! ma pauvre chérie, il ne faut pas te bouleverser à ce point... si tu ne peux pas... Dieu n'exige jamais l'impossible... Laisse-le à ses drôlesses et sans divorce, sans séparation, presque sans bruit et sans scandale, viens habiter près de moi.

CÉCILE.

Non! Tu as raison... c'est mon devoir... il le faut... je le ferai... je te le promets... ce soir... ce soir!

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE ORDONNANCE.

L'ORDONNANCE.

C'est mon capitaine qui me charge de dire à ces dames que M. de Naresse vient leur faire visite avec un autre monsieur, un lieutenant du régiment de hussards. Mon capitaine est en train de leur montrer ses chevaux... seulement il faut qu'il aille au quartier. Faut-il faire entrer ces messieurs?

MADAME ROUSSEL.

Mais oui, naturellement... Remets-toi, mon enfant... Remonte dans ta chambre, un instant... Attends, je t'accompagne... Dites à ces messieurs que nous allons descendre. Viens!

CÉCILE, sortant.

Ce soir!

SCÈNE III

L'ORDONNANCE, JACQUES, DE BRIAC, DARNAY.

DARNAY, à la cantonade.

Personne ? Tu as prévenu ces dames ?

L'ORDONNANCE.

Oui, mon capitaine, ces dames vont descendre tout de suite.

DARNAY, à la cantonade.

Alors veuillez entrer et excusez-moi, je suis attendu au quartier. Vous dînez toujours avec nous ce soir et Monsieur a l'amabilité de vous accompagner?

JACQUES.

Certainement, vous êtes trop aimable.

DARNAY.

A ce soir donc.

SCÈNE IV

DE BRIAC, JACQUES.

BRIAC.

Alors, tu es l'ami du mari ?

JACQUES.

Comment ?

BRIAC.

Oui ! Ne fais pas l'étonné. Tu sais bien que tu m'as tout raconté l'année dernière quand ça a commencé.

JACQUES.

Moi ? tu es fou !

BRIAC.

Tu déguisais les noms, c'est vrai. Et puis tu ne pouvais pas prévoir que je viendrais ici en garnison et que tu serais obligé de me présenter à tes amis. Mais enfin je suis venu et j'ai compris. N'aie pas peur, je ne te trahirai pas. Ta conquête de l'an dernier, ta petite bourgeoise si jolie, si douce, si aimante, c'est madame Darnay.

JACQUES.

Mais, Briac, je t'assure !...

BRIAC.

Le capitaine répond à merveille au signalement que tu m'avais fait du mari. La mère assez toquée et plus bavarde encore, nous l'avons aperçue tout à l'heure ; voici le jardin par lequel passe ta maîtresse pour aller frapper à la petite porte du tien. Vos précautions sont bien prises, tu avais raison. Seulement ce n'est pas une aventure, une intrigue, c'est une liaison, un ménage à trois.

JACQUES, fâché.

Tu n'agis pas bien ; il est de ces secrets qu'on ne force pas!

BRIAC.

Ça m'ennuie de te voir embarqué là-dedans.

JACQUES.

Mais dans quoi ?

BRIAC.

Dans une chose dangereuse et peu propre que tu

réprouverais toi-même si tu étais de sang-froid. Tu es l'ami du mari.

JACQUES.

Je l'ai connu par sa femme.

BRIAC.

Tu es le premier amant de madame Darnay.

JACQUES.

C'est vrai ; et même son premier amour. Le capitaine est une brute. Au bout de deux ans de ménage, il était retourné aux filles. Sa femme devait tomber dans les bras du premier homme qui serait digne de la comprendre et de lui plaire. Nous nous sommes rencontrés : je ne l'ai pas séduite, je l'ai aimée, elle m'a aimé. Le coupable en cette affaire, ce n'est pas moi, c'est le mari; et si les circonstances nous séparent un jour, nous n'aurons, elle et moi, rien à nous reprocher l'un à l'autre.

BRIAC.

Enfin... Tu partages!... Comment un garçon comme toi peut-il ?...

JACQUES.

C'est bien à toi de me dire cela, toi qui cours après les premières venues.

BRIAC.

Partager avec tout le monde, c'est ne partager avec personne. Aucune femme ne me dit qu'elle m'aime. Mais si par hasard cela m'arrivait, je pourrais croire en une femme qui pourrait être uniquement à moi comme je serais à elle. Toi tu aimes madame Darnay au point que tu ne voudrais pas la tromper, un jour; elle te dit qu'elle t'aime, uniquement ; tu la crois ; et cependant tu sais que de temps à autre, elle en dit autant à son mari, presque sur le même ton et le lui prouve. Est-ce supportable ? Est-ce propre ?

JACQUES.

Cécile n'est jamais à son mari.

BRIAC.

Elles disent toutes cela.

JACQUES, *très sincère.*

Je le crois. Cécile est l'âme la plus franche et la plus délicate que je connaisse.

BRIAC.

Cela arrivera fatalement un jour ou l'autre.

JACQUES.

Non! en tout cas, jé te jure que ce jour-là, je ne paraîtrais plus dans la maison. — D'ailleurs, j'ai mieux encore pour te rassurer. Depuis quelques jours je trouve Cécile inquiète. Voici huit jours que nous ne nous sommes vus. Ou elle a peur de quelque chose, de sa mère, de son mari; ou elle se lasse des pénibles difficultés d'une liaison. C'est pour cela que tu m'as vu triste, moi aussi, ces jours derniers; c'est pour cela que je veux absolument lui parler aujourd'hui. Cela me peine plus que je ne saurais dire. Je ne voudrais pas qu'un des jolis moments de ma vie finît ainsi!

BRIAC.

Soit! je te plains. Mais tout est préférable à des remords; et le plus grand bonheur qui puisse vous arriver dans de telles situations est d'en sortir quoi qu'il en coûte. Tais-toi! voici la mère.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME ROUSSEL, puis CÉCILE.

MADAME ROUSSEL.

Bonjour! cher Monsieur de Naresse, comment

êtes-vous ? Bien ? Je suis bien heureuse de vous voir. Vous êtes le seul habitant de cette ennuyeuse ville qui me fasse lui pardonner ; je vous le dis à chacun de mes voyages, mais c'est vrai.

JACQUES.

Voulez-vous me permettre, madame, de vous présenter mon ami, M. de Briac, dont je vous ai souvent parlé.

MADAME ROUSSEL, tendant la main à de Briac qui salue.

Oh ! pardon, monsieur, je ne vous avais pas vu. Soyez le bienvenu ici, vous ne pouvez pas être mieux présenté. Voici ma fille. M. de Briac, mon enfant, l'ami de M. de Naresse.

CÉCILE, entrant, troublée, mais se tenant, à Briac qui salue.

Monsieur !... (A Jacques, lui tendant la main.) M'apportez-vous la musique que vous m'avez promise ?

JACQUES.

La voici ; je ne l'ai reçue que ce matin.

MADAME ROUSSEL.

Qu'est-ce que c'est ? Encore du Wagner ? (A Briac.) Vous êtes musicien, monsieur ?

Briac l'emmène causer un peu au fond.

JACQUES, bas à Cécile sur le devant.

Pouvez-vous venir ce soir ?

CÉCILE.

Non, c'est impossible en ce moment.

JACQUES.

Pourquoi ? Votre mère aurait-elle des soupçons ?

CÉCILE.

Oui... ou du moins je le crains un peu... j'ai peur...

JACQUES.

Nos précautions sont si bien prises ; je ne viendrai

plus vous voir dans la journée, mais la nuit est sans danger, venez ce soir...

CÉCILE.

Non, je vous en prie, n'insistez pas.

JACQUES.

Quand votre mère part-elle?

CÉCILE.

Dans cinq ou six jours, je crois.

JACQUES, très sincèrement.

En voici huit que je ne vous ai vue! Vous êtes triste, préoccupée Cécile. Qu'avez-vous? Est-ce que vous ne m'aimez plus?

Il lui prend la main.

CÉCILE, très sincère, se laissant aller, navrée toujours.

Oh! ne dites pas cela... Prenez garde!

JACQUES.

Quand vous aurai-je?

CÉCILE.

Laissez-moi encore quatre ou cinq jours, attendez que ma mère soit partie... je vous en prie... je vous en conjure...

JACQUES.

Je ferai ce que vous voudrez.

BRIAC, à madame Roussel, se retournant.

Mais je le verrais avec grand plaisir, ce jardin, madame.

MADAME ROUSSEL.

Eh bien! nous allons y aller avec vous, et ma fille vous en fera les honneurs.

CÉCILE.

Très volontiers, monsieur. (Elle lui offre son bras.) Vous avez déjà vu les chevaux?

Ils sortent en parlant.

SCÈNE VI

MADAME ROUSSEL, JACQUES.

JACQUES, **retenant madame Roussel.**

Et... vous nous restez encore quelques jours?

MADAME ROUSSEL.

Moi? trois ou quatre. Je ne puis pas rester plus longtemps et puis j'étais venue voir comment allait Cécile, je l'ai vue; il faut que j'aille retrouver mes plus jeunes enfants qui ont besoin de moi... Cela m'attriste toujours de la quitter, mais moins cette fois peut-être que les autres et puis j'ai encore trois beaux jours; mon gendre part ce soir, mais je suis un chaperon suffisant, vous viendrez nous voir souvent et nous causerons comme à chacun de mes voyages; vous savez que je vous aime beaucoup.

JACQUES.

Vous êtes mille fois trop bonne.

MADAME ROUSSEL.

Oui, j'ai un faible pour les hommes bien élevés, ou plutôt d'une nature élevée comme vous êtes; on sent à vous voir que vous êtes incapable d'une action seulement indécise; ce n'est pas vous qui vous trouveriez jamais dans une situation équivoque! enfin vous êtes pour moi le type de l'honnête homme. Pour ma pauvre Cécile qui le méritait bien, c'est un mari comme vous qu'il eût fallu.

JACQUES.

Je suis confus, je vous assure et surtout très reconnaissant. Madame Darnay est en effet la nature la plus élevée et la plus fine que j'aie connue; mais vous

venez de dire que vous quittiez madame votre fille avec plutôt moins de tristesse que les autres fois. Vous m'étonnez. Je la trouve, au contraire, ces jours-ci, changée, préoccupée, soucieuse.

MADAME ROUSSEL.

Oui, c'est vrai, mais cela ne durera pas. Vous devinez sans doute la cause de ses ennuis.

JACQUES.

La conduite du capitaine n'est pas des plus satisfaisantes.

MADAME ROUSSEL.

C'est vrai ; mais il n'a pas tous les torts. Cécile n'était pas tout à fait faite pour le comprendre et elle s'est conduite de façon à lui faire trouver bien des excuses.

JACQUES.

Vous êtes la seule personne que j'aie entendue traiter les choses de cette façon.

MADAME ROUSSEL.

C'est que je suis la seule aussi à les connaître. Ce que je vous dis là, je viens de le dire à ma fille et elle-même a été obligée d'en convenir. C'est même un peu pour cela que vous me voyez partir sans inquiétude.

JACQUES.

Mais enfin, le capitaine...

MADAME ROUSSEL.

Quoi ? Vous croyez comme toute la ville qu'il partira ce soir avec sa chanteuse et qu'après les manœuvres il l'installera ici et ne la quittera plus ! oui ! Eh bien, moi, je vous fais un petit pari. C'est que ce soir mon gendre la laissera ici se morfondre et que dans quinze jours, à son retour, il sera le plus fidèle des maris.

JACQUES.

Vous croyez... mais comment ?

MADAME ROUSSEL.

Et je parierai tout ce que vous voudrez. Ne pariez pas en ce moment; vous verrez vous-même pendant le dîner que vous aurez affaire à un autre homme et que votre pari serait perdu d'avance. Du moment qu'une femme comme ma fille, jeune, jolie, reconnaît qu'elle a des torts et qu'elle veut les réparer... voyez-vous, fût-on un homme comme le capitaine, il n'y a pas de chanteuse qui tienne ! Tenez, le voilà qui rentre ; venez, je vais prévenir Cécile qui veut lui parler... Mais venez donc. Qu'est-ce que vous avez?

JACQUES, se remettant.

Me voici, madame, me voici !

SCÈNE VII

DARNAY, puis CÉCILE.

DARNAY, entrant, assez grincheux.

Ah ! nom d'un chien ! ça coûte cher !... mais il le faut bien... et (Avec un sourire). ça vaut ça !

CÉCILE, entrant et allant rapidement à lui.

Vous partez de bonne heure demain ?

DARNAY.

A quatre heures. Je vous dirai adieu avant de me coucher, c'est-à-dire, tout de suite, après le dîner.

CÉCILE.

Adieu ?... Le camp n'est pas si loin, vous viendrez bien deux ou trois fois.

DARNAY.

Non; les deux autres capitaines ont des propriétés tout près du camp, et je leur ai promis de les relever de garde tous les soirs.

CÉCILE.

Ah! tant pis et tant mieux. Ils pourront vous remplacer au retour, nous irons alors passer quinze jours chez ma mère tous les deux.

DARNAY.

Au retour des manœuvres?

CÉCILE.

Oui, comme il y a deux ans.

DARNAY.

Oh! non; ne comptez pas sur moi.

CÉCILE.

Pourquoi, puisque vous le pouvez?

DARNAY.

Ça m'ennuie!

CÉCILE.

Pourquoi ne dites-vous pas la vérité?

DARNAY.

La vérité?

CÉCILE.

Cela vaudrait mieux que de mentir. Vous pensez bien que je sais tous vos nouveaux projets.

DARNAY.

Ah! très bien; alors pourquoi m'interrogez-vous?

CÉCILE.

J'hésitais à le croire. Qu'ai-je fait pour que vous me traitiez ainsi?

DARNAY.

Vous le savez bien.

CÉCILE.

Non ; rien pour justifier votre nouvelle conduite. Je pourrais vous excuser de ne pas m'être fidèle ; je ne puis pas souffrir qu'au vu et au su de tout le monde, vous désertiez votre ménage pour vivre avec une fille des rues.

DARNAY.

L'un n'est qu'une conséquence de l'autre ; il fallait réfléchir à tout cela il y a deux ans. Il m'ennuie à la longue de mener la vie d'un collégien qui sort en cachette quand tout le monde est couché et qui rentre avant l'aurore. Je reste où je me trouve bien. Ce n'est pas de ma faute si c'est ailleurs que chez moi.

CÉCILE.

Si j'avais compris à quelle honte je m'exposais, j'aurais peut-être changé de conduite. Je ne connaissais pas les hommes. Aujourd'hui je sais mieux les choses, que voulez-vous que je fasse ?

DARNAY, sans même la regarder.

Rien ! il est trop tard !

CÉCILE.

Oh !... Vous avez eu tort de me juger trop vite ; — autrefois j'étais une petite fille, aujourd'hui, j'ai vieilli, je suis une femme, je défendrai mes droits.

DARNAY.

Hein ?

CÉCILE.

Je ne peux pas souffrir être ainsi publiquement abandonnée. Je demanderai le divorce.

DARNAY.

Le divorce ! Vous n'y pensez pas ?

CÉCILE.

Si vous partez ce soir avec cette fille, j'introduis une instance dès demain.

DARNAY.

Vous ne ferez pas cela!

CÉCILE.

Comme je le dis ! L'un de nous cédera.

DARNAY, après une hésitation.

Ce ne sera pas moi !... Je plaiderai, et quand j'aurai dit comment se sont passées les choses, le divorce sera prononcé contre vous. Tous les hommes me donneront raison.

CÉCILE.

Que pouvez-vous dire contre moi ?

DARNAY.

Je dirai quelle répugnance vous m'avez toujours témoignée ; quels efforts j'ai tentés inutilement pour la vaincre ; et tous les hommes excuseront un mari qui ne s'est lassé de sa femme qu'après s'être bien convaincu qu'elle ne pouvait être ni épouse, ni mère.

CÉCILE.

Vous vous êtes lassé trop vite, je vous le répète. Une femme de vingt et un ans peut n'avoir pas dit son dernier mot. Aujourd'hui, dans votre abandon, bien des choses me font souffrir que je ne pouvais soupçonner.

DARNAY, brutal.

C'est bien fait. Moi aussi j'ai souffert; moi aussi je vous ai suppliée d'abord. Vous n'aviez pas plus de cœur que de tempérament.

CÉCILE, entre ses dents.

C'est que vous n'avez pas su vous y prendre.

DARNAY, en colère.

Ah! vous le prenez ainsi?... (Changeant de ton.) Je n'ai pas envie de prolonger cette scène-là plus longtemps... ni de tenter une nouvelle épreuve... Je ne dînerai pas ici... vous m'excuserez auprès de nos invités comme vous voudrez... Bonsoir...

CÉCILE, hors d'elle.

Oh !... Non ! vous ne sortirez pas. (Elle lui barre le chemin.) Il ne sera pas dit que je me laisserai prendre ainsi ma fortune, mon honneur, mon mari, tout ce que j'ai le droit d'avoir et que je veux.

DARNAY, étonné.

Mais, Cécile... qu'avez-vous donc aujourd'hui ?

CÉCILE.

Elle est donc bien belle cette fille, pour que vous me méprisiez ainsi !

DARNAY.

Cécile... comme vous êtes changée.

CÉCILE, à elle-même douloureusement.

Oh ! oui !

DARNAY.

Non ! cette fille n'est pas belle, c'est vous qui l'êtes, vous le savez bien. Vous l'êtes même en ce moment plus que vous ne l'avez jamais été parce que... Mais c'est un jeu, sans doute. Ce n'est que l'orgueil qui vous anime... Dès que je vous aurai cédé, vous redeviendrez la froide statue que vous avez toujours été. Vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez pas aimer! Laissez-moi passer. La femme que je vais retrouver n'est pas belle comme vous l'êtes, il s'en faut, mais elle est de chair et non de bois. Vous voulez me tromper, laissez-moi passer.

CÉCILE.

Non, je ne vous trompe pas ; restez, je vous en supplie !

DARNAY.

Enfin, qu'est-ce que vous voulez de moi ?

CÉCILE.

Je veux que vous quittiez cette fille. Je veux que

vous n'alliez pas habiter avec elle à votre retour ; je veux que vous ne la voyiez pas pendant les manœuvres ; je veux que vous n'alliez pas chez elle en sortant d'ici ; je veux que vous restiez ici ce soir.

DARNAY.

Continuez...

CÉCILE.

Je veux que... vous soyez mon mari.

DARNAY.

Ce soir ?

CÉCILE.

Ce soir !...

DARNAY, se retenant.

Réfléchissez à ce que vous dites et à quoi vous vous engagez. Vous m'avez détesté autrefois ; vous avez changé depuis, mais moi je suis resté le même. Je ne suis pas un mystique, je vous aime avec tout mon être. Vous étiez belle, vous l'êtes cent fois plus aujourd'hui que vous vivez enfin. De la plante de vos pieds à la racine de vos cheveux il n'est pas une partie de votre beauté qui ne me trouble et ne m'affole, si maintenant vous vous dérobiez une seconde fois, nous en mourrions l'un ou l'autre. Il en est temps encore ; si vous vous taisez, je vous comprendrai. Laissez-moi passer.

CÉCILE.

Non.

DARNAY.

Pourquoi ?

CÉCILE.

Parce que je vous aime !

DARNAY.

Donne-moi tes lèvres.

CÉCILE, s'abandonnant, puis se retirant au moment où leurs lèvres se touchent.

Non... ce soir... je te le jure. (Ayant peur de son regard, affolée.) Non, prends-les, elles sont à toi, comme ma gorge, mon bras, ma main, mon cœur, tout... tout !... mais maintenant va-t'en, va-t'en !

DARNAY.

Je vais aller lui donner son congé, mais...

CÉCILE.

Oui !... (Il sort après l'avoir embrassée à plusieurs reprises. Elle tombant sur le canapé.) Oh ! moi ! moi ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE VIII

CÉCILE, JACQUES.

JACQUES, très triste, doux.

Cécile !

CÉCILE, tressautant.

Oh ! lui !

JACQUES.

Cécile! Ecoutez-moi. J'ai beaucoup réfléchi pendant ces huit jours que j'ai passés sans que vous vouliez venir chez moi. J'ai pensé que sans doute mon affection commençait à vous lasser, sinon mon affection, du moins tous les troubles qu'elle apporte avec elle. Vous avez un mari à ménager, une situation à conserver, chose plus importante dans la vie qu'une affection toute entière qu'elle soit. Vous êtes triste, tourmentée; je sens que j'en suis la cause. Je souffre

de mes peines, je souffre encore plus des vôtres. Cette situation ne peut pas durer plus longtemps. Si vous n'aviez pas pitié de moi, vous me l'auriez sans doute déjà fait comprendre. J'aurais même dû m'en apercevoir plus tôt. Excusez-moi, on est plus égoïste qu'on ne croit quand on aime. Enfin, mes yeux se sont ouverts. Je vous excuse, je vous comprends ; si vous avez manqué de sincérité envers moi, c'est sans doute que vous craigniez de me faire de la peine. Vous avez été trop bonne de m'aimer, je vous en serai reconnaissant toute ma vie. Je vous le dis en toute sincérité aujourd'hui, que vous me voyez pour la dernière fois... Je dis la dernière fois en tête à tête, car tant que ma présence ici sera utile à votre réputation, je viendrai comme vous le voudrez. Cependant, je vous serai reconnaissant d'user le moins longtemps possible de ce dernier pouvoir que je vous donne sur moi.

CÉCILE, très doucement comme sûre de sa réponse.

Vous m'aimez ?

JACQUES.

Comme vous êtes cruelle ! Ne suis-je pas assez malheureux ! Pourquoi me demandez-vous si je vous aime encore quand vous le savez et que vous ne m'aimez plus ?

CÉCILE, passionnément, se jetant dans ses bras.

Moi ? Mais je t'adore !

JACQUES, se reculant.

Cécile ! taisez-vous, pour Dieu ! taisez-vous !

CÉCILE.

Comment !

JACQUES.

Non. J'ai mal entendu, vous n'avez rien dit ! Vous si franche, si délicate, que j'ai tant aimée, que j'aime tant encore ! Puisque je ne vous demande aucune explication, que je vous excuse et que je pars.

CÉCILE.

Je ne vous comprends pas, Jacques; je vous le jure, je vous aime plus que tout au monde.

JACQUES.

Malheureuse! Quelle folie vous pousse! Il est inutile de mentir. Je sais tout!

CÉCILE, d'abord atterée.

Oh! (Se reprenant.) Eh bien! tant mieux, il fallait bien que vous l'apprissiez un jour ou l'autre!... Mais qu'est-ce que vous savez? Que j'ai voulu reprendre mon mari coûte que coûte, dût ma dignité, ma pudeur, tout ce que j'ai de pur en moi, en mourir! Que je viens de le reprendre en effet, ici, en moins d'une heure comme eût pu le faire la plus experte des courtisanes? Qu'un instant avant que vous n'entriez, j'étais dans ses bras, sur son cœur, mes lèvres sur les siennes; que je lui ai dit que je l'aimais; que ce soir il m'en demandera la preuve, — et que ce soir je la lui donnerai.

JACQUES, à moitié fou.

Dieu! Taisez-vous! taisez-vous! laissez-moi partir!

CÉCILE, avec éclat.

Non! Pas avant que vous ne sachiez tout! Vous savez aussi que cinq minutes après j'ai voulu me jeter dans les vôtres et que je vous ai juré et que je vous jure encore que je vous aime plus que tout au monde. Vous savez cela. Vous savez que j'ai menti atrocement à l'un de vous deux, mais auquel? Vous ne le savez pas!

JACQUES.

Cécile!

CÉCILE.

C'est à lui, tout le fait croire puisque je vous avoue tout à vous. Mais pourquoi j'ai menti ainsi, vous ne le savez pas! Vous ne le devinez pas! Vous ne me le demandez même pas!

JACQUES.

Pourquoi ?

CÉCILE, très simplement.

Parce que je suis grosse !

JACQUES.

Dieu !

CÉCILE, accablée.

Il ne faut pas m'insulter, voyez-vous, il faut me plaindre.

JACQUES, presque sans voix.

Je vous demande pardon.

CÉCILE.

C'est affreux ce que j'ai fait là, affreux à concevoir, atroce à exécuter. Mon mensonge porte en lui-même plus que sa punition, je vous le jure ! Je ne sais pas comment j'ai pu faire ce que j'ai fait et puis être encore là et vous parler... Eh bien ! oui, j'y pensais depuis huit jours... Il le fallait bien. Tous les partis à prendre se sont présentés à moi l'un après l'autre. Celui-ci est venu le dernier, quand les autres m'ont paru impossibles. Je ne l'ai pas choisi, je l'ai subi.

JACQUES.

Vous vous êtes trompée, tout valait mieux que cela. Je vais faire atteler ma voiture; sitôt le dîner, nous passerons chez moi par le jardin et nous fuirons. Nous serons loin bien avant qu'on ne songe à nous chercher et par le Havre, demain nous serons en Angleterre. Dans six mois vous serez divorcée et nous reviendrons ici nous marier.

CÉCILE.

Merci, mon Jacques, mais ce n'est pas possible... Mais non ! Oh ! je sais ce que je dis. Ce serait briser votre carrière et toute votre vie; il vous faudrait vingt ans pour faire oublier ça. Et puis vous m'ai-

mez bien, oui, mais pas assez pour un tel sacrifice. Vous m'offrez de m'enlever aujourd'hui pour la première fois.

JACQUES.

Mais je savais que vous m'aimiez uniquement et que votre mari...

CÉCILE.

Oui, et pourtant j'y ai pensé souvent, moi ! Et puis il n'y a pas que vous, il y a le pauvre petit être qui va venir au monde. Vous savez bien que vous ne pourriez ni le reconnaître ni l'adopter, il serait adultérin le pauvre petit, il ne porterait que le nom de sa mère, il souffrirait toute sa vie autant que moi ; il vaut mieux que je souffre seule.

JACQUES, *comme à lui-même.*

C'est affreux !

CÉCILE.

Il y avait bien un autre parti à prendre, un autre parti qui sauvait tout le monde, j'y ai pensé souvent, longtemps et puis... oh ! et puis j'ai eu peur... j'ai été lâche, je n'ai pas pu.

JACQUES, *atterré.*

Ma pauvre Cécile, je croyais que vous vouliez m'éloigner... j'étais déjà bien assez malheureux... et maintenant... Oh ! pourquoi m'avez-vous dit cela ?

CÉCILE.

Il le fallait bien... Je ne pouvais pas vous tromper et puis je ne pouvais pas garder cela seule.

JACQUES.

Il fallait me tromper, me dire que vous ne pouviez plus me garder près de vous, que vous aviez peur... Je serais parti moins affreusement malheureux.

CÉCILE, *stupéfaite.*

Comment, vous seriez parti moins... Est-ce que vous voulez me quitter ?

JACQUES.

Mais, Cécile, comment voulez-vous?...

CÉCILE, affolée.

Partir, vous? Mais pourquoi?

JACQUES.

Mais parce que vous êtes à lui... parce qu'il me faudrait vous partager avec lui... parce que chaque jour je commettrais une lâcheté en lui serrant la main, parce que cet enfant qui l'appellerait son père devant moi...

CÉCILE, vivement.

Jacques, sur votre honneur, est-ce que vous m'aimez encore?

JACQUES.

Hélas!

CÉCILE.

Autant que par le passé, vous le jurez?

JACQUES.

Plus encore, hélas! en te perdant! Comment veux-tu que je reste, quand je saurais qu'en me quittant chaque soir tu irais passer dans ses bras... Ce serait trop souffrir.

CÉCILE.

Eh bien et moi?... Conçois-tu ce que j'ai souffert déjà et ce que je vais souffrir!...C'est pour notre enfant que je me livre ainsi, mais la mort m'aurait été moins affreuse... et c'est à cause de toi que je ne me suis point tuée! C'est parce que tu vivais que je n'ai pas pu mourir! Et tu me quitterais!...Mais qu'est-ce que je deviendrais, moi! Je t'ai tout donné : ma religion, ma vertu, ma pudeur, ma vie; pour te garder, je viens de violer tout ce qui restait de noble encore en moi et ce n'est que le prélude de souffrances et de dégradations plus horribles... J'aurais fait cela,

tout cela pour t'avoir, pour te garder, et tu me laisserais là, moi, seule avec lui, sans toi! Mais qu'est-ce que je deviendrais? Oh! je le sais bien, j'ai reculé hier, mais je n'hésiterais pas demain, ce soir! — Jacques, mon Jacques bien-aimé, si tu m'aimes moins que tu ne m'aimais, pars! Mais si tu m'aimes encore, ne quitte pas une femme qui ne vit que par toi.

JACQUES, accablé, mais la serrant très fort sur son cœur.

Tu as raison, je t'aime, je ne peux pas partir.

CÉCILE, après s'être abandonnée, s'éloignant tout à coup suffoquée.

Mon mari!

SCÈNE IX

LES MÊMES, DARNAY, MADAME ROUSSEL, DE BRIAC.

DARNAY.

Les voilà, les voilà... alors passons dans la salle à manger, le dîner est servi. M. de Briac, offrez votre bras à ma belle-mère... (Bas à Cécile.) Elle est repartie pour Paris; j'ai dit aux autres capitaines que je ne les remplacerais pas pendant les manœuvres ; je viendrai ici tous les deux jours, à dix heures du soir jusqu'à quatre. Comme tu es pâle? Ce n'est rien, les couleurs vous reviendront, madame...

DE BRIAC, s'approchant, pendant que madame Roussel range son ouvrage, de Jacques qui est resté immobile, à les regarder, tremblant.

Qu'est-ce que tu as?... Reviens-tu à Paris ce soir avec moi?

JACQUES, accablé.

Non, je reste.

BRIAC, sérieux.

Combien de temps encore?

JACQUES.

Toujours!

BRIAC, reste atterré, mais madame Roussel se retournant vers lui il lui offre le bras et ils se dirigent vers la salle à manger.

DARNAY, bon enfant, simple.

Je vous demande pardon, j'avais un mot à dire à ma femme; mais je vous la rends, elle vous revient de droit. Et puis, vous savez, je pars pour quinze jours, je vous confie ces dames pendant mon absence; vous veillerez sur elles, cher ami, vous leur tiendrez compagnie.

Rideau.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. Pepin.

THÉATRE DE CAMPAGNE, recueil de comédies de salon (8 séries ont paru). Chaque série formant 1 vol. grand in-18, est vendue séparément. — Prix. 3 50

DOCTORESSE ET COUTURIER, comédie en 1 acte, par J. Berr de Turique (Menus-Plaisirs), in-18. . . . 1 50

LA PEUR DE L'ÊTRE, comédie en 3 actes, par Emile Moreau et Pierre Valdagne (Menus-Plaisirs) in-18. 2 »

LA MARIÉE RÉCALCITRANTE, comédie-bouffe en trois actes, par Léon Gandillot (Déjazet), in-18. . . . . 2 »

LES FILS DE JAHEL, drame en cinq actes, en vers, dont un prologue, par Simone Arnaud (Odéon) in-18. 3 50

« ALLÔ! ALLÔ! » comédie en un acte, par Pierre Valdagne (Vaudeville), in-18 . . . . 1 50

LA MAISON DES DEUX BARBEAUX, comédie en 3 actes, par A. Theuriet et H. Lyon (Odéon), in-18 . . . 2 »

LA COURSE AUX JUPONS, comédie en 3 actes, par Léon Gandillot (Déjazet), in-18. . . . . 2 »

HYPNOTISÉE! comédie en un acte, par E. Grenet-Dancourt, in-18. 1 50

DANS UNE LOGE, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Déjazet), in-18. . . . . 1 50

ENTRE AMIS, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

LES FEMMES COLLANTES, comédie-bouffe en cinq actes, par Léon Gandillot (Déjazet), in-18 . . 2 »

COQUIN DE PRINTEMPS! vaudeville en quatre actes, par Ad. Jaime et G. Duval (Folies-Dramatiques) . . 2 »

LES FIANCÉS DE LOCHES, vaudeville en trois actes, par G. Feydeau et M. Desvallières (Cluny) . . . 2 »

LA POLONAISE, drame en un acte, par Biard d'Aunet (Cercle-Dramatique). 1 50

LE BAIN DE LA MARIÉE, comédie-bouffe en un acte par G. Astruc et P. Soulaine (Palais-Royal) in-18 . . 1 50

PRÊTE-MOI TA FEMME, comédie en deux actes, en prose, par Maurice Desvallières (Palais-Royal), in-18 . . . . 1 50

LA COMTESSE SARAH, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . 2 »

SERGE PANINE, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . 2 »

LE MAITRE DE FORGES, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. 2 »

LA GRANDE MARNIÈRE, drame en huit tableaux, par Georges Ohnet (Porte-Saint-Martin), in-18. . . 2 »

L'ABBÉ VINCENT, comédie en un acte, en prose, par Grenet-Dancourt (Odéon) 1 50

UN CRÂNE SOUS UNE TEMPÊTE, saynète par Abraham Dreyfus (Gaîté), in-18 . . . . 1 »

L'ASSASSIN, comédie en un acte, par Edmond About (Gymnase), in-18. 1 50

UNE MATINÉE DE CONTRAT, comédie en un acte, par Maurice Desvallières (Comédie-Française). . . 1 50

L'ENLÈVEMENT DE SABINE, comédie-bouffe en 3 actes, par Léon Gandillot (Cluny), in-18. . . . . . 2 »

L'AFFAIRE ÉDOUARD, comédie-vaudeville en trois actes, par G. Feydeau et M. Desvallières (Variétés), in-18. 2 »

BIGOUDIS, comédie en un acte d'Ernest d'Hervilly (Gymnase), in-18 . 1 50

LA BONNE AVENTURE, opéra-bouffe en trois actes, par Emile de Najac et Henri Bocage, musique d'Émile Jonas (Renaissance), in-18 . . . 1 50

LES CONVICTIONS DE PAPA, comédie en un acte, par E. Gondinet (Palais-Royal et Gymnase), in-18. . 1 50

TROIS FEMMES POUR UN MARI, comédie-bouffe en 3 actes par E. Grenet-Dancourt (Cluny) in-18 . . . . . 2 »

POUR DIVORCER, comédie en un acte, par Victor Dubron, in-18 . . 1 50

DE FIL EN AIGUILLE, pièce en 4 journées, par Léon Gandillot (Théâtre d'application 3 50

LA GIFLE, comédie en un acte, par Abraham Dreyfus (Palais-Royal), in-18. . . . . 1 50

PASSIONNÉMENT, pièce en 4 actes, par Albert Delpit (Odéon). . 2 »

UN CAPRICE EN UN ACTE, par Ernest Legouvé, de l'Académie française, un vol. gr. in-18. — Prix. . 3 50

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — M. Pepin.